

AVERTISSEMENT

Le présent volume rassemble l'ensemble des contributions qui furent apportées au colloque « Bernanos à l'œuvre » organisé les 19 et 20 octobre 2023 par Emmanuel Falque et Philippe Richard à l'Institut Catholique de Paris. Que soient ici salués les auteurs (littéraires, philosophes, théologiens, romanciers, essayistes, praticiens, doctorants) et les instances de l'Université.

INTRODUCTION

Tout réel engagement dans une écriture signifiante est la réponse impérative à une conviction profonde. Or la mise au jour de l'enfance, enfouie en chaque être non comme une temporalité révolue, mais comme un horizon promis, est le singulier élan qui oriente toute l'œuvre romanesque de Bernanos. Il apparaît même que notre auteur ne cesse d'être à l'œuvre pour manifester cette espérance, grâce à la création d'une langue singulière – à la fois humble par la saillie de ses termes ou de ses situations modernes et sublime par le baume de ses tonalités ou de ses personnages spirituels – qui manifeste un climat immédiatement reconnaissable :

« Certes ma vie est déjà pleine de morts. Mais le plus mort des morts est le petit garçon que je fus. Et pourtant, l'heure venue, c'est lui qui reprendra sa place à la tête de ma vie, rassemblera mes pauvres années jusqu'à la dernière, et comme un jeune chef ses vétérans, ralliant la troupe en désordre, entrera le premier dans la maison du Père. Après tout, j'aurais le droit de parler en son nom. Mais justement, on ne parle pas au nom de l'enfance, il faudrait parler son langage. Et c'est ce langage oublié, ce langage que je cherche de livre en livre, imbécile ! comme si un tel langage pouvait s'écrire, s'était jamais écrit ! N'importe ! Il m'arrive parfois d'en retrouver quelque accent... et c'est cela qui vous fait prêter l'oreille¹ ».

La fiction ouvre alors son lecteur à l'authenticité d'un discours érigeant comme condition d'une vie véritable le fait de devoir absolument renaître au cœur de sa propre existence – la lassitude nous faisant vivre à la surface de nous-mêmes et la ferveur nous entraînant au plus profond de notre être. Le centre de l'âme est effectivement ce lieu où chacun est attendu, avec la patience et la confiance qui engendre l'inébranlable foi de la création littéraire, par l'enfant qui

1. Georges Bernanos, *Les grands cimetières sous la lune* [1938], *Essais et écrits de combat* (I), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1972, p. 355.

fut jadis et demeure toujours en lisière (fidèle au poste, insensible aux compromissions, apte à faire voir le monde). Or c'est bien Bernanos qui se met ici en œuvre :

« Si je recommençais [ma] vie, je tâcherais de faire [mes rêves] encore plus grands, parce que la vie est infiniment plus grande et plus belle que je n'avais cru, même en rêve, et moi plus petit. [...] Je n'ai jamais pris, par exemple, les bigots pour des chrétiens, les militaires pour des soldats, les grandes personnes pour autre chose que des enfants monstrueux [...]. On me pressait de devenir un garçon pratique sous peine de crever de faim. Or ce sont mes rêves qui me nourrissent. Les bigots, les militaires et les grandes personnes en général ne m'ont absolument servi à rien, j'ai dû trouver d'autres patrons (Donissan, Menou-Segrais, Chantal, Chevance) – c'est dans la main de mes héros que je mange mon pain² ».

Le monde romanesque énonce donc cette perspective de la pureté qui rêve qu'il est toujours une autre issue que le prosaïsme mortifère aux pauvretés les plus absolues. Il est en ce sens le plus vigoureux témoignage du siècle en faveur de la compassion et de la miséricorde :

« Il n'est guère de personnages, dans toute l'œuvre de Bernanos, qui un jour ne se retourne vers son enfance et ne garde obscurément, même au sein de la pire dégradation, la nostalgie d'une aube pure de la vie. Une femme criminelle, comme Simone Alfieri, dans *Un mauvais rêve*, l'une des figures les plus noires de ce noir univers, ne poursuit peut-être, à travers la drogue, la haine et un trop jeune amant, que l'image de la petite fille qu'elle a été. De pauvres fantoches, comme l'écrivain imposteur Ganse, du même roman, ou le pitoyable M. de Clergerie, dans *La Joie*, seraient des êtres nuls, des grotesques sans recours, s'ils n'avaient, eux aussi, pour les sauver de leur néant et de leurs mensonges, cet enfant quelque part enfoui en eux-mêmes, dont ils n'ont pu ni défigurer la candeur ni oublier les humiliations³ ».

On comprend que la mise en œuvre de ce projet littéraire nécessite l'engagement sincère d'un auteur passionné, désirant rendre sensible

2. Georges Bernanos, *Les Enfants humiliés* [1949], *Essais et écrits de combat* (II), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1995, p. 873.

3. Albert Béguin, *Bernanos par lui-même*, Paris, Seuil, coll. « Écrivains de toujours », 1954, p. 5.

le merveilleux mystère du salut (l'enfance, territoire le plus intime et repaire le plus indestructible de l'être, est justement la part en chacun de nous qui est digne d'être sauvée) et la participation active d'un lecteur bénévole, conscient que les personnages de fiction en savent toujours plus long que lui (l'humiliation, expérience la plus pénible et croix la plus rude au monde, est effectivement la possibilité pour chacun de nous de s'en remettre à la grâce). Les textes proposent en cette mesure un fin discernement :

« L'univers bernanosien ne se répartit pas entre les bons et les méchants, mais, ce qui est tout différent, entre les saints, qui ont gardé la fidélité à l'enfance, et les malheureux, qui l'ont perdue. D'un côté les puissances d'amour, où se manifeste la survie de l'esprit d'enfance ; de l'autre côté l'impuissance à aimer, qui est la malédiction issue de sources intérieures diverses (la curiosité insatiable, l'esprit de sérieux attaché à de vains objets, la pauvre bêtise des "hommes dignes" et des "imbéciles" avides de considération et d'honorabilité)⁴ ».

La mise en œuvre de cette intuition poétique passe ainsi par le constant désir de faire voir des visages, afin de réorienter le monde vers son propre mystère (qui est sa profondeur) et de désigner le ciel qui l'aimante avec passion (pour arracher l'homme à l'imposture). On peut songer ici à l'évocation de la Vierge Marie en petite fille chérie de l'humanité :

« Elle est notre mère, c'est entendu. Elle est la mère du genre humain, la nouvelle Ève. Mais elle est aussi sa fille. L'Ancien Monde, le douloureux monde, le monde d'avant la Grâce l'a bercée longtemps sur son cœur désolé – des siècles et des siècles – dans l'attente obscure, incompréhensible, d'une *virgo genitrix*... Des siècles et des siècles, il a protégé de ses vieilles mains chargées de crimes, ses lourdes mains, la petite fille merveilleuse dont il ne savait même pas le nom. [...] Personne n'a vécu, n'a souffert, n'est mort aussi simplement et dans une ignorance aussi profonde de sa propre dignité, d'une dignité qui la met pourtant au-dessus des Anges. Car enfin, elle était née sans péché, quelle solitude étonnante ! Une source si pure, si limpide, si limpide et si pure qu'elle ne pouvait même pas y voir refléter sa propre image, faite pour la seule joie du Père – ô solitude sacrée ! Les antiques démons familiers

4. Albert Béguin, *Bernanos par lui-même*, op. cit., p. 41.

de l'homme, maîtres et serviteurs tout ensemble, les terribles patriarches qui ont guidé les premiers pas d'Adam au seuil du monde maudit, la Ruse et l'Orgueil, tu les vois regarder de loin cette créature miraculeuse placée hors de leur atteinte, invulnérable et désarmée. [...] Le regard de la Vierge est le seul regard vraiment enfantin, le seul vrai regard d'enfant qui se soit jamais levé sur notre honte et notre malheur⁵ ».

L'intense travail du style qui se trouve logé au cœur de l'entreprise bernanosienne est par conséquent le porche royal qui permet à ses lecteurs de parvenir à cette joie profonde de l'enfance retrouvée. Ne mesure-t-on pas en un instant le labeur de la composition lorsque l'on jette les yeux sur ces petits cahiers d'écolier dont se servait l'auteur – corrigeant à l'infini les lignes surchargées de ratures d'une page qui lui avait déjà demandé de nombreuses heures de peine ? Le colloque dont on va lire ici les actes accorde en ce sens une place essentielle à l'invention d'une langue permettant à la fiction de se charger d'une valeur philosophique :

« Le rythme unique de sa prose, qui semble comme aucune autre reproduire les rythmes mêmes de la vie intérieure, cette respiration du langage à laquelle il atteint toujours, quel que soit le ton – colère ou tendresse, évocation des choses de ce monde ou présence si concrète du rêve et de la vie intérieure –, est obtenue au terme d'une recherche acharnée ; et s'il s'agit bien d'une prose, avec ses qualités propres qui ne sont pas celles de la poésie, la suscitation des mots et des images s'opère chez Bernanos comme chez les poètes, par la quête patiente d'un mouvement d'abord pressenti, peu à peu appelé des profondeurs, et retenu par les mots⁶ ».

L'attention portée à une œuvre romanesque nous semble aujourd'hui d'autant plus essentielle que notre société moderne tend à négliger la patience nécessaire à la compréhension d'une métaphore ou la finesse utile à la perception d'une polyphonie. Les écrits de combat sont naturellement plus faciles à lire, parce qu'ils ne nécessitent de la part du lecteur ni travail de décryptage (ou de visualisation) ni activité

5. Georges Bernanos, *Journal d'un curé de campagne* [1936], *Œuvres romanesques (suivies de Dialogues des carmélites)*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1954, p. 1192-1193.

6. Albert Béguin, *Bernanos par lui-même*, *op. cit.*, p. 64.

d'imagination (ou d'empathie) ; mais ils sont aussi moins riches, parce qu'ils ne sollicitent pas le discernement de situations psychiques complexes appartenant à une altérité capable d'engendrer nombre de déplacements féconds ; il ne relève pas de leur vocation d'oser prendre la route de la poésie pure – voie à nos yeux si nécessaire parce que théologiquement fort engageante –, tandis qu'un roman comme *Nouvelle histoire de Mouchette* (1937) se prononce avec audace, par le simple et ample pouvoir de la suggestion, pour un salut offert à tous même en cas d'oubli de la transcendance :

« Comment se fait-il pourtant que le lecteur – si du moins il a appris à déchiffrer le langage de Bernanos – garde l'impression que la pauvre enfant est sauvée, malgré son suicide ? L'auteur n'en dit pas un seul mot. Mais, d'un bout à l'autre du récit, il parle de Mouchette avec une telle tendresse qu'il est impossible de ne pas deviner à chaque minute, penché sur l'enfant abandonnée, un regard de compassion totale. [...] De cela, nous n'avons d'autre preuve que le style de la tendresse, qui dans d'autres œuvres vient rompre parfois le style de la véhémence, mais qui ici crée une admirable unité de ton⁷ ».

Il faut relire la perception acquise par l'héroïne, quelques instants avant sa mort, du mystère de la main des pauvres, pour comprendre enfin que ce mystère devient au fond le sien, puisqu'elle contemple ses propres mains au moment de se tuer, comprend alors qu'elle est la plus pauvre des pauvres, et nous apparaît en ce visage bafoué que Dieu ne peut abandonner :

« Mouchette avait découvert la prodigieuse faculté d'expression des mains humaines, mille fois plus révélatrices que les yeux, car elles ne sont guère habiles à mentir, se laissent surprendre à chaque minute, occupées qu'elles sont de mille soins matériels [...]. Mains laborieuses, mains ménagères, que le repos rend ridicules. Et de ce ridicule, les pauvres ont quelque conscience, car ils dérobent volontiers au regard leurs mains oisives⁸ ».

Il apparaît ainsi que Bernanos fut à l'œuvre pour espérer, luttant contre la détresse du monde, par-delà morts et deuils, dans les

7. Albert Béguin, *Bernanos par lui-même*, op. cit., p. 80.

8. Georges Bernanos, *Nouvelle histoire de Mouchette* [1937], *Œuvres romanesques (suivies de Dialogues des carmélites)*, op. cit., p. 1341-1342.

circonstances historiques terribles que nous connaissons. Avec une rare intensité d'efforts, il fit passer toute sa vie dans son œuvre avec le profond désir d'être loyal. On sait toutefois que Bernanos est toujours à l'œuvre en notre temps si nous savons écouter sa voix, surmonter la vie tout en l'aimant, et nous ouvrir à la vérité de haut en bas. Avec un réel courage, il n'illustre pas une orthodoxie religieuse, et ne suit pas un canevas narratif efficace, mais bâtit une œuvre en laquelle il insuffle véritablement une âme. On reconnaît dès lors cette force et cette sagesse dans les études qui vont suivre. Réunis en colloque à l'Institut Catholique de Paris les 19 et 20 octobre 2023, quelques auteurs et professeurs ont effectivement voulu explorer le travail romanesque de Bernanos à l'œuvre.

Un premier mouvement observe la poétique de Bernanos, grâce au travail de l'écriture (Emmanuel Falque montrant que la fiction engage une aventure tout à fait réelle, Luc Fraisse précisant que le romanesque se débat avec des codes appelés à être transcendés, et Pierre-Éloi Moreau soulignant que la prose s'élève parfois à la poésie) et par le travail de la lecture (Sabine Fos-Falque notant la possibilité d'une implication psychanalytique des récits, Nicolas Faguer analysant la réalité d'une proximité péguyste des textes, et Sylvie Germain confiant l'affinité d'une inspiration théologale des œuvres). Une seconde section observe la spiritualité de Bernanos, en son accueil de la grâce (François Angelier redéfinissant le lieu commun de la mystique chez le romancier, Dominique Millet-Gérard éclairant le caractère spirituel du style chez l'écrivain, et Blandine Delanoy méditant la constitution possible de l'icône chez l'auteur) et à travers son acceptation du combat (Philippe Richard soulignant que la pureté constitue l'audacieux horizon de l'œuvre, Yves Meessen précisant que l'empathie avive le désir auxiliaire des textes, et Emmanuel Falque montrant que la possession est la possibilité sidérante de l'existence). Brille alors l'ampleur de la tâche accomplie par Bernanos au cœur de notre siècle.

SECTION I

POÉTIQUE DE BERNANOS

